

BULLETIN  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE**  
DE BRETAGNE  
1925 — N° 1.

---

---

**LA QUESTION DU RAVITAILLEMENT EN 1770**

**LES ARMATEURS MAGON & CHATEAUBRIAND**

---

Au printemps de 1770, les prix du blé ne cessent de monter ; les craintes de disette deviennent de plus en plus vives. Le seul remède, c'est de faire venir du blé de l'étranger <sup>(1)</sup>. L'armateur malouin Magon se préoccupe, non point de se livrer à des transactions sur le blé, mais de savoir dans quelles conditions on pourra en importer en Bretagne. Dans une lettre à Le Ray de Chaumont, du 29 avril, après avoir exposé à son correspondant que le blé médiocre coûte au minimum 8 livres le boisseau et le blé supérieur, au minimum 10 livres, il le prie de lui dire en quels pays on pourra se procurer, de la façon la plus avantageuse, du froment, du seigle et de l'orge.

Toutefois, Magon a des idées personnelles sur la façon de parer à la disette. A M. de la Bourbansaye, conseiller au Parlement de Bretagne, qui l'avait consulté à ce sujet, il répond, dès le 30 avril, qu'il ne faut pas songer à Dantzic, car le transport demanderait au moins trois mois. Il vaudrait mieux s'adresser à la Hollande, et il a écrit en ce pays pour savoir les prix. D'ailleurs, il vient d'en arriver « un vaisseau avec de l'orge et de l'avoine, et on a commencé à vendre l'orge à 6 l. 55 s. le boisseau (de 66 livres) ». Ce qui serait préférable encore, c'est que le Parlement d'Angleterre permît l'exportation des grains. Si l'on ne reçoit pas de blé de l'étranger, la

(1) Toutes les lettres de Magon citées ici proviennent du registre de correspondance de 1769-1770 (papiers Magon, conservé aux Archives d'Ille-et-Vilaine).

crise deviendra de plus en plus grave, car « le nombre des pauvres se multiplie à l'infini ».

De l'Angleterre, Magon se persuade bientôt qu'il n'y a rien à espérer, car la seule exportation qu'on ait permise en ce pays « est celle de l'orge préparée pour façonner la bière <sup>(2)</sup> ». Le 7 mai, il arrive bien une cargaison de froment, mais elle s'est vendue à 8 l. 15 s. le boisseau <sup>(3)</sup>.

Cependant Magon lui-même se préoccupe de faire venir du blé. Dès le 4 mai, il demande à Pitot fils, de Morlaix, de lui acheter : 13 tonneaux de froment, 6 de blé noir et 5 de seigle ; et il laisse à son commissionnaire une assez grande latitude, en ce qui concerne les prix : pour le tonneau de froment (de 2.400 livres), il pourra aller jusqu'à 260 l. ; pour celui de blé noir, de 140 à 180 l. ; pour celui de seigle, de 180 à 190 l. Il déclare d'ailleurs qu'il songe uniquement « au soulagement des pauvres <sup>(4)</sup> ». En même temps, il s'informe auprès d'un négociant de Dunkerque, Caillier, des prix du froment, de l'orge et du seigle et lui demande « s'il serait possible d'en tirer de ses quartiers <sup>(5)</sup> ».

Sur ces entrefaites, le 6 mai, la commission, qui, à Rennes, de par l'initiative prise par la Société d'Agriculture de Bretagne, se charge du ravitaillement, décide de faire venir des grains par Saint-Malo (pour 30.000 l.) et par Saint-Brieuc (pour 15.000 l.) et fait appel à Magon, en ce qui concerne les arrivages de ce premier port. L'armateur se chargera des achats et de leur paiement ; à l'arrivée des vaisseaux, déclarera-t-il, « je me chargerai du paiement du fret, de donner les dispositions nécessaires pour le déchargement de la cargaison, de la recherche des magasins, du mesurage », etc. C'est sans doute à la Hollande qu'il s'adressera. Contrairement à ce que pense M. de la Bourbansaye, il est d'avis de ne pas faire venir d'orge, de s'en tenir au froment et au seigle, au froment surtout. D'ailleurs, on attend à Saint-Malo cinq ou six navires chargés de blé. Mais les réserves de riz sont épuisées ; le peu qu'il en restait s'est vendu à 8 s., au lieu de 5, la livre. Un des amis de Magon en a commandé 400 en Angleterre ; mais en permettra-t-on l'exportation ? Cela serait à souhaiter, car

(2) Lettre à M. de la Bourbansaye, du 2 mai 1770.

(3) Lettre au même, du 7 mai.

(4) Pitot ne pourra pas, d'ailleurs, lui expédier de blé ; voy. la lettre du 18 mai.

(5) Lettre du 6 mai.

il ne reviendrait qu'à 3 s. 6 den. ou 4 s. la livre; en Hollande, on ne l'a que de seconde main, et il faut payer 20 % de droits <sup>(6)</sup>.

Or, tous ces projets s'évanouissent. En effet, dès le 9 mai, M. de la Bourbansaye écrit à Magon que, dès le 6, M. de Chateaubriand avait commandé 60 à 70 tonneaux de seigle à Hambourg, la même quantité à Amsterdam et 80 à 100 tonneaux d'orge à Saint-Omer. Magon en a été surpris, mais heureux, ajoute-t-il, car « les besoins actuels exigeaient les plus actives dispositions », bien que l'on compte toujours sur l'arrivée immédiate de bâtiments chargés de blé <sup>(7)</sup>. Seulement, il aurait pu se produire un double emploi. Magon, dans sa lettre à M. de la Bourbansaye, relate que, le 5, M. de Chateaubriand est venu le voir et que l'on causa du ravitaillement; à la réception de la lettre du 9 mai, Magon alla le trouver, et « il me confirma qu'il avait donné ses ordres <sup>(8)</sup> ».

Magon ne tarde pas à se rendre compte de ce qui s'est passé, comme le prouve sa lettre à M. de la Bourbansaye, en date du 18 mai :

« Quand vous me fîtes l'honneur de m'écrire, le 6, avec autant de bonté que de confiance, vous n'étiez nullement instruit des ordres et des dispositions de M. du Boisteilleul, qui durent nécessairement partir le 4, pour que M. de Chateaubriand les eût reçus le 5 et se fût expédié dès le 6; deux ou trois jours s'étaient donc écoulés dans l'intervalle de votre lettre... Vous me marquiez simplement dans votre lettre du 6 que M. de Chateaubriand avait été prévenu de se concerter avec moi, et, en effet, nous nous vîmes le 5; il avait les ordres puisqu'il les exécuta le 6, et cependant il ne m'en dit rien. Pour moi, qui n'avais pas les vôtres, je n'avais aucune opération à concerter avec lui. Il est donc aisé de voir la contradiction qu'il y a en tout ceci; je suis très certain que vous n'y avez pas contribué plus que moi, qui n'y ai en aucune façon donné lieu, mais ma surprise était fondée, autant qu'elle était naturelle. »

Que penser du procédé de M. de Chateaubriand ? Magon avait lieu d'en être « surpris », pour ne pas dire froissé. On avait agi envers lui avec un singulier sans-gêne. Faut-il en

(6) Lettre à M. de la Bourbansaye, du 8 mai.

(7) « On continue d'assurer qu'il est attendu ici divers bâtiments chargés de blé; ils ne pourraient arriver trop tôt; le pays en est totalement dépourvu; il est difficile qu'il en vienne avec assez d'abondance pour précipiter tout à coup la chute des prix ».

(8) Lettre à M. de la Bourbansaye, du 11 mai.

conclure que le père de notre grand écrivain, celui que les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous décrivent avec un si admirable relief, ne se montrait pas toujours d'une parfaite délicatesse dans ses relations d'affaires <sup>(9)</sup> ? Magon, en cette occasion, a eu le beau rôle : sans récriminer, il s'est effacé devant son confrère.

Quoi qu'il en soit, M. de Chateaubriand a dû s'acquitter convenablement de la mission qu'il avait obtenue un peu subrepticement. Nous lisons dans une lettre de Magon, du 6 juillet : « Depuis peu, il est arrivé ici nombre de navires chargés de froment, de seigle et de paumelle, ce qui apporte un grand soulagement ». Une autre source nous indique qu'à la fin de juin, il entra, en une seule semaine, à Saint-Malo, 7.715 boisseaux de froment, 4.848 de seigle, 300 de blé noir et 275 quintaux de riz. Mais Nantes importa une bien plus grande quantité de grains : 35.000 tonneaux. Et, de tous les ports étrangers, c'est Amsterdam qui livra le plus fort contingent, excepté cependant pour le seigle, où Dantzic eut la primauté <sup>(10)</sup>. Ainsi se trouvent confirmées les prévisions de Magon.

Celui-ci, d'ailleurs, après la méprise du 8, ne s'est plus occupé du ravitaillement. Il n'avait, du reste, jamais songé à faire, pour son compte, le commerce du blé <sup>(11)</sup>. Ses démarches n'avaient été provoquées que par le souci de l'intérêt public.

Henri SÉE.

(9) M. Georges SAINT-MLEUX a exposé, dans son intéressante étude sur *Les armements de Chateaubriand (Annales de Bretagne, t. XXXIV, pp. 1-3)* les procédés grâce auxquels l'armateur a déterminé la faillite d'un constructeur de navires, Bertrand Gilbert.

(10) Voy. J. LETACONNOUX, *Les subsistances et le commerce des grains en Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, 1909, pp. 169-170.

(11) Son prédécesseur, Magon de la Balue, en 1724-1725, s'était livré à d'importantes transactions commerciales sur les blés, mais, d'ailleurs, sans y chercher un profit excessif; voy. mon étude sur *Le commerce de Saint-Malo dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (Revue internationale du commerce, de l'industrie et de la banque, 1924)*.